

Chapitre 1

Joyeux anniversaire

Je maudirai toute ma vie mon quarantième anniversaire. J'aurais préféré mourir dans la nuit. Ne pas me réveiller. Partir. Partir sans un bruit. Partir tant que ma vie était belle. Tant que j'étais le plus heureux des hommes...

— Presse-toi, chéri, j'aimerais passer prendre un verre chez Julien avant d'aller dîner, m'avait lancé ma conjointe, depuis notre chambre à coucher.

— Je termine de répondre à David sur ce dossier urgent. Encore une minute et je serai entièrement à toi, lui avais-je répondu, collé à mon ordinateur.

— Tu feras ça demain. Ça peut attendre. Je n'ai pas envie d'être en retard, rajouta-t-elle en passant dans un souffle derrière moi.

Elle avait sa main droite agrippée à une oreille qui se voulait des plus rebelles à la boucle dorée qu'elle désirait désespérément y accrocher.

— On n'est pas obligé de passer voir Ju. Il ne nous en voudra pas, tu sais. On peut aller directement au restaurant. Le mardi soir, c'est l'entraînement des joueurs du club de fléchettes dans son pub. Je ne suis pas sûr qu'il aura beaucoup de temps à nous consacrer.

— Je suis désolée, mon chéri. Julien est ton ami d'enfance. Tu sais qu'il t'en voudra à mort de ne pas être passé dans son bar le soir de tes 40 ans. Je préfère encore arriver en retard au restaurant plutôt que

de le ghoster aujourd'hui. C'est bon, tu es prêt ? finit-elle par me crier, debout, près de la porte d'entrée.

— Voilà ! Voilà ! J'arrive. Juste le temps d'enfiler mes pompes, lui répliquai-je en m'engageant dans le couloir qui menait vers elle.

— Dix-neuf heures cinquante. Ça va, lâcha-t-elle en auscultant sa montre.

— Tu as réservé le resto pour quelle heure ?

— Je leur ai dit 21 heures. Ça nous laisse un peu de marge pour traîner chez Julien.

— Je me doutais bien qu'on avait le temps, murmurai-je, à peine audible.

Ce n'était pas un reproche. Je l'aimais trop pour lui reprocher quoi que ce soit. En arrivant à sa hauteur, je lui pris délicatement la tête entre mes mains avant de l'embrasser tendrement.

— Waouh ! Ce sont tes 40 ans qui te rendent aussi amoureux, mon chéri ? me demanda-t-elle en souriant.

— Tu sais que je serai toujours amoureux de toi. C'était le cas le jour de notre rencontre. C'est toujours le cas aujourd'hui et ça le sera encore dans cinquante ans.

— C'est ça ! Quand le personnel de l'EHPAD poussera nos fauteuils roulants à l'heure du repas, rit-elle.

— Moque-toi tant que tu peux ! Tu ne m'empêcheras pas de t'aimer.

— Et moi qui craignais que la crise de la quarantaine se pointe à l'horizon.

— Pourquoi voudrais-je aller voir ailleurs ? Je suis aimé de la plus belle femme au monde. Et si tu me le permets, je rajouterai même qu'en plus d'être la plus belle, tu es particulièrement magnifique ce soir, ma chérie.

— Merci, m'avait-elle simplement répondu, en baissant les yeux, les joues légèrement rougissantes, comme une gamine adulée.

Je m'étais saisi machinalement de mon trilby classique anthracite pour le poser sur ma tête. Et dire qu'au début, il me grattait le crâne. Le port du chapeau, c'était une idée de David, mon collègue et ami. Une idée héritée de notre passion commune pour les films noirs

d'outre-Atlantique. Pour lui, le look était très important. Il trouvait que cela faisait plus professionnel. Ajoutés à nos complets, chemises et cravates, les chapeaux nous donnaient une allure de privé américain à la Humphrey Bogart dans *Le faucon maltais*. On avait adopté ce dress code dès la faculté. Les autres étudiants nous avaient surnommés les *Trilby Brothers*. Certains noms vous collent à la peau. Nous en avons fait l'enseigne de notre agence. Un talisman posé sur les mystères à élucider. Nous ne quittions jamais nos couvre-chefs. Avec le temps, je m'y étais habitué. Je le portais sans même m'en rendre compte, comme un myope ne quitte pas ses lunettes ou un prêtre sa croix.

— Ah non ! S'il te plaît, laisse ton galurin ici pour une fois, s'énerva ma moitié.

— Pardon, ma chérie ! Je l'ai fait machinalement, sans réfléchir, lui répondis-je en abandonnant mon couvre-chef sur son portemanteau.

Nous nous étions mariés dix ans plus tôt. Jour pour jour. Le jour de mes 30 ans. Cela avait ses bons côtés. Je ne risquais pas d'oublier de fêter notre anniversaire de mariage. J'avais pourtant juré de ne jamais m'enchaîner. Mais l'amour est un envoûtement. J'étais subjugué par le charme d'Aurélie. Elle avait la beauté et la grâce d'une déesse. J'aurais pu rester la contempler durant des jours, des nuits. Son visage aurait pu servir de modèle à un sculpteur perfectionniste.

J'avais immédiatement été aspiré par ses yeux habillés d'un noir profond et mystérieux. Je fus englouti dans cet océan d'oubli et de bien-être. Toutes les lumières qui la croisaient se reflétaient comme par magie dans ses pupilles pour m'illuminer d'une pluie incandescente. Son regard, c'était la voûte céleste à lui tout seul. Avec son mètre soixante-dix, elle me rendait bien dix centimètres sous la toise. Elle en compensait une bonne moitié avec les talons de ses chaussures. Comment pouvait-elle marcher avec tant de classe et de distinction, les pieds rehaussés par ces minuscules pointes ? Elle était si belle. Sa peau, aussi blanche que les neiges éternelles du Kilimandjaro, avait des effluves d'amandes. Son parfum, si envoûtant, s'accordait divinement avec l'aura d'une chevelure auburn aux reflets de miel, qu'elle laissait pousser en effleurement d'épaule.

Dès le premier regard, j'en étais tombé éperdument amoureux. Foudroyé par une perfection que seule notre mère Nature était capable d'inventer. Je ne compte plus le nombre de fois où je me suis regardé dans le miroir de la salle de bains en me demandant ce qu'elle avait bien pu me trouver. Étais-je juste arrivé au bon endroit au bon moment ? Elle aurait pu avoir tous les hommes du monde à ses pieds. Mais elle n'en voulait pas. Les autres hommes ne l'intéressaient pas. Qu'avais-je donc de si spécial ? Jamais je n'avais osé lui poser cette question qui me torturait depuis le jour de notre rencontre. J'avais trop peur de la perdre définitivement.

Aurélie était aussi belle que mystérieuse. C'était une énigme avec un grand point d'interrogation. La seule personne, à ma connaissance, dépourvue de la moindre famille. J'avais dans un premier temps été étonné qu'elle ne me présente pas à ses parents, jusqu'à ce qu'elle me confesse, dans une fragile timidité, qu'elle était orpheline. Elle ne les avait jamais connus. En dehors de Maxime et Léon, ses deux collègues de travail, elle n'avait eu personne à inviter à notre mariage. Comment une jeune femme aussi belle pouvait-elle être aussi seule ?

Encore une question que je ne lui poserai jamais. Égoïstement, je ne m'en plaignais pas. Je l'avais pour moi, rien que pour moi, entièrement pour moi... ou presque. Pour mes 40 ans, elle avait enfilé, sur sa taille de guêpe, une robe du soir noire à paillettes, fendue à la cuisse. Elle lui descendait jusqu'au pied, laissant à peine entrevoir ses chaussures en sandales argentées. De fines bretelles maintenaient cette tenue divine sur ses épaules, laissant découvrir la pâleur sibérienne de son épiderme. Un délicat décolleté en V bordait sa poitrine de chaque côté. En guise d'accessoire, elle n'avait pris qu'un tout petit sac noir de soirée qui reposait sur une longue cordelette dorée, née de trois brins entrelacés.

— Comment trouves-tu ma nouvelle robe ? me demanda Aurélie en entrant dans l'ascenseur.

— Tu es resplendissante, mon amour. Je pense que si cette robe pouvait parler, elle te dirait mille fois merci. Tu es si belle qu'aucune autre que toi ne pourrait la mettre plus en valeur.

— Tu sais que je t'aime quand tu me parles comme ça.

— Uniquement quand je te parle comme ça ? osai-je plaisanter.

— Je t'aime, Yann. Il n'existe pas un autre homme comme toi sur toute la planète.

Elle m'embrassa tendrement, juste avant que les portes ne s'ouvrent sur le rez-de-chaussée. Pour un 1^{er} avril, le ciel se voulait des plus cléments. Une douceur quasi estivale s'était installée. Elle avait dissuadé Aurélie de s'encombrer de la moindre veste. Nous n'avions qu'une courte balade de quatre cents mètres à faire pour vivre au rythme du cœur de la cité rennais. Notre démarche, aussi lente qu'amoureuse, s'accordait avec les ridules de l'eau sur la Vilaine. Bras dessus, bras dessous, nous remontions doucement vers le centre. Direction le *Celtic Roazhon Pub*. L'estaminet de Julien Le Nevez, mon ami d'enfance.

— Tu ne m'as toujours pas dit dans quel restaurant tu as réservé, ma chérie.

— Surprise ! Que vaudrait la vie sans le sel de l'inconnu ? me répondit-elle en riant.

— Je suis sûr que je ne suis pas assez bien habillé. Si c'est chez *Racines*, je vais avoir l'air d'un péquenaud tout droit sorti de sa cambrousse. J'aurais dû mettre mon autre costume.

— Tu es parfait. Arrête de stresser un peu. C'est ton anniversaire. Relax. Fais-moi confiance, me glissa-t-elle avec un sourire malicieux au bord des lèvres.

— S'il y a bien une seule chose que j'ai réussi à faire dans ma vie, c'est de te faire confiance. Je te suivrais aveuglément dans les endroits les plus dangereux du globe, si tu me disais que c'est pour ton bien.

— Je sais, se contenta-t-elle de me répondre avec une légère pointe de détachement que je ne sus déceler sur l'instant.

Le *Celtic Roazhon Pub* se trouvait dans la rue du Chapitre, à deux pas de la cathédrale Saint-Pierre, dans le quartier historique de l'unique capitale de la Bretagne, n'en déplaise aux Nantais et à leur château des ducs. Quand un client pénétrait dans son débit de boisson, il ressentait instantanément toute l'âme régionale que Julien avait voulu lui donner. Le cuir et le bois y régnaient en maîtres. Le comptoir

aux dix pressions faisait face à la porte. On pouvait le contourner sur sa gauche pour accéder aux toilettes et à l'escalier privé qui donnait à l'appartement couvrant tout l'étage. Julien y résidait en permanence, en bon célibataire endurci. En contournant le comptoir sur sa droite, on découvrait deux arrière-salles en enfilade. La première contenait des tables et des chaises en bois et une estrade de trois mètres sur cinq qui permettait à des groupes musicaux de se produire. Chacun de ses murs était habillé d'un immense écran plat. Élément indispensable des soirées foot, tant en semaine que le week-end.

La salle suivante était réservée aux darts. On pouvait y jouer simultanément sur quatre pistes disposées en parallèle. Ju m'avait transmis sa passion pour les fléchettes durant nos études rennaises. Nos passions alors plus de temps à jouer qu'à réviser. Mes obligations professionnelles m'avaient contraint à ne plus les pratiquer qu'occasionnellement. Julien avait persévéré et créé un club. Le Celtic Roazhon Darts. Il ne comptait que quatre membres actifs, lui y compris. Ils se réunissaient invariablement tous les mardis soirs. Mes pas résonnaient encore sur les pavés dans la rue que je pressentis le doux traquenard qui se profilait. L'intérieur du *Celtic* me semblait beaucoup trop sombre pour être honnête.

— Surprise ! avaient crié en chœur une vingtaine de personnes, tandis que je franchissais le pas de la porte et que les lumières s'allumaient.

— Tu vois que tu es bien habillé, me glissa à l'oreille Aurélie, tout en effleurant d'un baiser délicat ma joue gauche avant de lâcher mon bras pour s'en aller dire bonjour à ma tante Lucie.

Après avoir refermé la porte à clé et baissé dessus un rideau habillé d'une pancarte *fermé au public, soirée privée*, Julien s'était avancé vers moi pour m'accueillir. Nous nous étions liés d'une profonde et indéfectible amitié depuis nos premières années passées à l'école primaire. Elle n'avait pas faibli pendant nos méfaits universitaires au sein du campus de Villejean. Nous avons fini, comme beaucoup d'autres, par nous agripper à cette belle ville de Rennes, comme des berniques sur leur rocher.

— Salut, Ju. Je sais que c'est plutôt tendance de porter la barbe de trois jours, mais tu aurais pu faire l'effort de te raser pour mon anniversaire, le tançai-je en plaisantant.

— Pas le temps, mon vieux. Viens voir. Avec ta chérie, on n'a pas chômé aujourd'hui, me répondit-il en m'entraînant via le côté droit du comptoir.

Aurélie et Ju avaient tout prévu. Pour éviter tout accident malheureux, la salle réservée aux fléchettes avait été condamnée par une fausse porte née d'une planche en contreplaqué. Ils avaient regroupé la moitié des tables de la première salle le long d'un mur pour dresser un immense buffet. Ce dernier avait été copieusement et joyeusement garni par un traiteur du quartier. En partie centrale, une table avait été recouverte d'une longue nappe blanche et habillée de deux rangées de chaises. Même si j'appréciais toujours sortir dîner en couple à une bonne table en ville, cette atmosphère n'était pas pour me déplaire. Aurélie le savait. Nulle personne au monde ne me connaissait mieux qu'elle. Je sentis soudain une poigne de fer se poser sur mon épaule. Elle eut le mérite de souffler l'humidité de mon regard.

— Bon anniversaire, Yann ! m'avait lancé David, mon collègue et associé à la carrure digne d'un troisième ligne d'une équipe de rugby du Top 14.

— Merci, David ! Ça fait longtemps que tu es là ? J'ai répondu à ton e-mail juste avant de venir. Tu sais, pour le dossier Brochard.

— Chut ! Plus un mot ! Ce soir, c'est ton anniv, mon vieux. Hors de question de parler boulot. Je verrai ça demain. Si mes neurones me le permettent.

Je n'avais pas discuté. Je savais que c'était inutile, et je n'en avais nullement l'envie. Titillant les deux mètres, David possédait un physique impressionnant qui lui avait permis d'intégrer à 18 ans l'équipe universitaire de rugby. Il avait dû se raser les cheveux, un soir de match, suite à un pari perdu et dont l'espérance de succès était depuis le début plus utopique qu'improbable. Avec sa peau légèrement métissée, cela lui avait octroyé un look à la Vin Diesel qui lui allait plutôt bien. Il avait fini par l'adopter définitivement. L'éternel

regret de son existence demeurait d'avoir dû abandonner si tôt le sport d'équipe, à la suite de son coming out.

J'avais rencontré David sur les bancs de l'amphi, lors d'un cours de criminologie. Nous faisons tous les deux des études de droit. Nous avons opté l'un comme l'autre pour ces cours additionnels par passion pour les films américains des années cinquante et soixante. Durant toutes nos études, David n'avait pas arrêté de me tanner pour que je monte une affaire avec lui. Peu de temps avant mon mariage, j'avais fini par céder. Nous avons co-créé une agence de détectives privés, *Les Trilby Brothers*.

En majorité, nos clients se classaient dans la catégorie des constats d'adultère. Le reste de nos enquêtes concernait des recherches d'adolescents fugueurs. Certaines demandes, aussi rares qu'inhabituelles, nous avaient permis de sortir de l'ordinaire. Mon grand fait d'armes était d'avoir fait arrêter il y a quelques années l'autrice d'un vol de bijoux. J'en retirais une immense fierté. Je relatais toujours tous les détails du récit de cet exploit à chaque fois que l'occasion m'en était donnée. Au quotidien, nous étions quand même bien loin des trépidantes enquêtes d'Agatha Christie qui nourrissaient mon imaginaire depuis l'adolescence.

J'avais continué de promener furtivement mon regard dans le bar avant de passer saluer physiquement chacune et chacun. J'imaginai que Ju et ma chère et tendre avaient dû longuement ferrailler avant qu'elle ne l'autorise à convier Adrien, Antoine et P'tit Louis, les piliers du club de fléchettes. J'ai toujours pensé que ma moitié redoutait que je finisse par rejoindre le club et ses soirées du mardi, bien trop alcoolisées à ses yeux. Elle n'avait sans doute pas tort. Je ne l'aurais jamais avoué à Ju, mais l'accumulation des pintes était la réelle raison qui m'avait incité à abandonner les darts.

Aurélie avait aussi invité Catherine, notre secrétaire, sans oublier Maxime et Léon, ses deux éternels collègues de travail. Mes parents ne pouvaient être présents. Ils avaient migré à Los Angeles à l'heure de la retraite. Jacques, mon unique frère, de dix ans mon aîné, avait poursuivi ses études en Californie et intégré en tant qu'associé le plus luxueux cabinet d'avocats de la ville des Anges.

Depuis peu, mon père et ma mère avaient choisi de le rejoindre pour ensoleiller leurs vieux jours. Je ne leur en voulais pas. La présence outre-Atlantique de leurs deux uniques petits-enfants de 6 et 2 ans n'était sans doute pas totalement étrangère à leur nouveau choix de vie.

Je ne leur avais pas donné cette joie. Aurélie ne pouvait pas avoir d'enfant. Elle me l'avait révélé très rapidement, en constatant que notre relation se voulait fusionnelle et qu'elle risquait de s'engager dans la durée. Elle avait pris soin de m'annoncer que les médecins avaient dû procéder à une ablation de son utérus suite à un accident de voiture. Cela ne me gênait pas. Je ne m'étais jamais projeté dans la peau d'un père. Je ne saurais dire s'il en était de même pour elle. Elle ne m'avait jamais fait part du moindre sentiment de manque. Mais nous n'avions jamais pris le temps d'aborder sérieusement la question non plus.

— Open bar sur la pression ! Les alcools forts sont prohibés ce soir ! avait crié Ju de son comptoir.

— Yep ! Yep ! Yep ! avaient répondu de concert les Pieds nickelés de la fléchette, sous le regard compatissant de l'amour de ma vie.

La bière coula à flots et le buffet fut dévasté. Les chanteurs amateurs avaient tour à tour envahi la scène sans avoir eu besoin de l'assistance d'un karaoké. Les rires chevauchaient allègrement les souvenirs d'enfance et leurs truculentes anecdotes. Nous avions passé une excellente soirée. Tout le monde était rentré chez lui à 1 heure du matin. En rentrant, j'avais couvert les douces épaules de ma moitié avec ma veste. Elle n'avait pas manqué de me réchauffer une fois chez nous, de la plus belle des façons.

Au petit matin, ou du moins à ce que j'avais pris pour tel, j'avais lentement et difficilement ouvert les yeux. Je n'étais plus dans mon lit. J'étais relié à un appareil qui bipait à la manière d'un métronome, sans s'alarmer. J'étais déboussolé. Je ne comprenais plus rien. Que m'était-il arrivé ?

D'un rapide regard circulaire, j'eus l'impression de me trouver dans une salle individuelle de réveil d'un bloc opératoire d'hôpital. Je portais une chemise en papier plastifié à usage unique qui ne me réchauffait guère plus qu'elle ne m'habillait. J'étais allongé sur un lit médicalisé. Mon esprit, envahi par les relents agressifs d'alcools médicamenteux qui flottaient tout autour de moi, s'avérait incapable de réfléchir posément. C'était pourtant bien un lit d'hôpital. Avais-je eu un accident ? M'avait-on opéré ? Je me mis à inspecter minutieusement ma poitrine, mon ventre. Aucune trace de blessure. Pas le moindre pansement.

J'avais la cervelle aussi pâteuse que la bouche. Que faisais-je là ? Pourquoi n'étais-je pas dans mon lit ? Que m'était-il arrivé ? Avais-je fait un AVC ? Les questions déferlaient par vagues sans livrer la moindre réponse.

Chapitre 2

Mémoire morte

Une infirmière de ma génération entra dans la petite salle, une tablette à la main. Comme dans la chanson de Souchon, elle avait un visage d'ange et ses yeux étaient verts. Elle m'adressa un large sourire, avant de m'adresser la parole d'une toute petite voix.

— Vous êtes réveillé. Comment vous sentez-vous ? Tout va bien ?

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que je fais là, au juste ? J'ai eu un accident ? Un AVC ?

— Pardon ? s'étonna-t-elle.

— Qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

— Holà ! Vous me semblez un peu perdu, vous. Est-ce que vous pouvez me donner vos nom, prénom et date de naissance ?

— Lannuzel, Yann. Je suis né le 1^{er} avril 1985, répondis-je du tac au tac.

— Parfait, confirma-t-elle en consultant sa fiche.

— Où suis-je ? redemandai-je.

— Vous êtes à la clinique mutualiste de La Sagesse. Vous aviez rendez-vous pour une coloscopie. Vous ne vous souvenez pas ?

— Une coloscopie ? Oui, bien sûr, mais je n'ai rendez-vous que le lundi 14 avril.

— Ça tombe bien. Nous sommes le 14 avril, monsieur Lannuzel, sourit-elle.

— Comment ça, nous sommes le 14 avril ? Ce n'est pas possible. Hier soir encore, nous fêtions mon anniversaire avec tous mes amis, rétorquai-je, de plus en plus éveillé.

Tout en m'écoutant, elle regardait le moniteur médical sur lequel étaient fixées les électrodes accrochées à ma poitrine.

— A priori, tout me semble correct, vos constantes physiques sont bonnes. Cette soudaine perte de mémoire n'est pas normale. Si vous le voulez bien, je vais demander à l'anesthésiste de passer vous voir. De toute façon, nous devons attendre que le docteur Rousseau vienne vous donner ses conclusions avant de pouvoir rejoindre la salle de collation.

— D'accord. Excusez-moi. Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

— Treize heures quinze, me répondit-elle en regardant sa montre sur son bras gauche.

— J'avais rendez-vous à 9 heures 30, vous avez pris du retard ? demandai-je naturellement.

— C'est exact. Le docteur Rousseau a dû légèrement modifier son programme et faire passer deux autres patients avant vous. Patientez un instant, les médecins vont venir vous voir. Pensez bien à leur faire part de ce petit problème de mémoire au réveil, répéta-t-elle simplement avant de sortir de la pièce.

Cinq minutes plus tard, le docteur Anselme Rousseau, mon gastro-entérologue, me rejoignit dans la salle de réveil. Il avait ce qui semblait être mon dossier médical entre les mains.

— Bonjour, monsieur Lannuzel. Comment vous sentez-vous ? me demanda-t-il amicalement.

— Je ne sais pas trop, lui répondis-je machinalement.

— Pardon ?

— Physiquement, ça va, je me sens plutôt en forme. Mais intérieurement, je n'en dirais pas autant. J'ai, comme qui dirait, un gros trou dans mon emploi du temps, lui précisai-je.

— L'infirmière m'en a fait part en effet. Elle m'a dit que vous ne vous souveniez pas d'être venu à la clinique ce matin.

Je n'eus pas le temps de lui répondre. Un second médecin venait de nous rejoindre. La salle de réveil n'était pas très grande, encore une ou deux personnes de plus et nous allions commencer à nous sentir très à l'étroit.

— Monsieur Lannuzel, je suis le docteur Le Marchand, l'anesthésiste. Vous vous souvenez de moi ?

— On s'est déjà vu ? lui demandai-je.

— Il y a un peu moins d'une heure, au bloc, juste avant que je vous endorme.

— Excusez-moi, mais votre visage ne me dit rien.

— Ça, c'est normal, tout à l'heure, je portais un masque. Par contre, l'infirmière m'a signalé que vous ne vous souveniez pas d'être venu à la clinique aujourd'hui.

— J'avoue que c'est plutôt troublant. Dès que je cherche à me souvenir de ce que j'ai fait ce matin, c'est la page blanche, l'oubli total.

— Ce n'est pas la première fois que vous subissez une anesthésie, pourtant ? m'interrogea-t-il.

— Non, j'ai déjà eu une coloscopie il y a un peu plus de cinq ans.

Le médecin anesthésiste se tourna vers le docteur Rousseau qui confirma mes dires d'un signe affirmatif de la tête.

— De quoi vous souvenez-vous au juste ? Vous vous souvenez de ce que vous avez fait hier ?

— Oui ! Sauf que pour moi, hier, c'était le 1^{er} avril. Mon épouse et mon meilleur copain m'avaient organisé une petite soirée entre amis pour fêter mon anniversaire. Je me souviens que j'avais pris rendez-vous avec le docteur Rousseau pour le 14 avril. L'infirmière m'a confirmé que nous sommes bien le lundi 14. Ce qui fait qu'en gros, je ne me rappelle plus rien de ce qui s'est passé durant ces deux dernières semaines.

— Rien du tout ! insista-t-il.

— Non ! Je vous le dis. Pour moi, je me suis couché tard cette nuit, après ma fête d'anniversaire et... je me suis réveillé il y a dix minutes sur ce lit médicalisé. Qu'est-ce qui m'arrive, docteur ?

— Ne vous inquiétez pas outre mesure. Bien que ce ne soit pas très fréquent, je ne vous cacherai pas qu'une anesthésie générale peut parfois entraîner de petits effets secondaires. Plusieurs patients ont déjà fait part à leur réveil de pertes de mémoire ou de troubles cogni-

tifs. Il ne faut pas s'en inquiéter. La plupart du temps, tout rentre à la normale au bout de quelques heures.

— Quelques heures ?

— Oui, au bout d'un moment, les patients se souviennent de tout sans même s'en rendre compte.

— Quelques heures, jamais plus ? redemandai-je.

— Je vais être franc avec vous. Certains patients font état de quelques jours, voire quelques mois, mais cela reste marginal. Dans certains cas extrêmes, on a...

— Quelques mois ! avais-je crié en le coupant dans sa litanie.

— Chez les personnes âgées, en général. Mais vous, vous êtes encore jeune, monsieur Lannuzel. Vous étiez bien à jeun ce matin ? Vous n'avez rien mangé, pas bu d'alcool ?

— Je serais tenté de vous répondre oui. Mais... en fait, je n'en sais rien, lui répondis-je en souriant.

— Et vous ne vous souvenez pas de votre arrivée à la clinique ? Ou dans cette salle, avant l'opération ?

— Non !

— Prenez le temps de vous concentrer. Essayez de faire un effort pour puiser dans vos souvenirs.

Je m'étais recentré sur moi-même durant une ou deux secondes. Sans succès.

— Je suis désolé. Je ne me souviens que de ma soirée d'anniversaire.

— Vos souvenirs vont sans doute revenir dans la journée. Toutefois, et pour ne prendre aucun risque, je vais demander au personnel administratif de vous communiquer les coordonnées d'un neurologue pour une visite de contrôle.

— Je peux m'en charger, si vous voulez, intervint le docteur Rousseau. J'ai un de mes amis qui est neurologue au CHU. Je peux communiquer ses coordonnées à monsieur Lannuzel avec les résultats de sa coloscopie.

— Parfait. Si vous n'avez pas d'autres questions, monsieur Lannuzel, je vais vous laisser. Et surtout, ne vous inquiétez pas, vous n'êtes pas un cas unique. J'ai lu beaucoup d'articles dans des revues

spécialisées, traitant de ces troubles au réveil. Ils sont plus fréquents qu'on ne le croit, ajouta-t-il en sortant de la salle.

Le docteur Rousseau prit le relais.

— En ce qui me concerne, l'intervention s'est bien passée. Vous aurez mes conclusions par e-mail dans les prochains jours et je vous communiquerai alors les références de mon confrère. Est-ce que vous avez des ballonnements, des nausées ?

— Non, je me sens bien.

— Très bien. Je vais demander à l'infirmière de vous accompagner jusqu'aux vestiaires. Vous devrez ensuite patienter en salle de collation en attendant qu'une personne de votre choix passe vous prendre.

Une personne de mon choix. Je suppose qu'il s'agissait d'Aurélié. Après avoir récupéré mes affaires personnelles, je m'étais isolé pour l'appeler. Elle n'avait pas décroché. Que faire ? Devait-elle passer me prendre ? Je tentai ma chance auprès de David.

— Allô ? dit-il, étonné.

— Salut David, c'est Yann.

— Yann ? Qu'est-ce qu'il t'arrive, mon vieux ? Je croyais que tu devais faire ta coloscopie aujourd'hui ? Il y a un problème ?

— Non, tout va bien. La colo s'est bien passée. Je suis à la clinique, là. J'ai appelé Aurélié pour voir si elle peut passer me récupérer, mais je n'arrive pas à la joindre. Tu sais si elle est partie à Paris ou pas ?

— Désolé mon vieux, je ne gère pas l'emploi du temps de ta femme, sourit-il.

— Bon, ce n'est pas grave.

— Tu veux que je passe te prendre ? Il est bientôt 14 heures, j'allais retourner à l'agence. Si tu veux, je te récupère à la clinique et je te ramène chez toi.

— Je veux bien, oui. Je suis à La Sagesse. J'envoie un texto à Aurélié pour l'informer que tu viens me chercher. Ça serait bête qu'elle se déplace pour rien.

— OK, vieux. Je suis là d'ici un quart d'heure, vingt minutes tout au plus.

— Génial, tu me trouveras au premier étage, en salle de collation. Merci, David.

— De rien, les amis, c'est fait pour ça. À tout de suite, rajouta-t-il avant de raccrocher.

Quinze minutes plus tard, David m'avait rejoint à la clinique. La surveillante ne vit aucun inconvénient à ce que je parte avec lui, du moment qu'il lui signe une nouvelle feuille de décharge. Elle n'omit cependant pas de me répéter une nouvelle fois que je ne devais absolument pas rester seul la nuit suivante.

— Comment ça a été ? me demanda mon collègue et ami.

— Pour la colo, rien à dire, ça s'est bien passé. Par contre, du fait de l'anesthésie, je suis sujet à une petite perte de mémoire.

— Quoi ?

— D'après le médecin, cela arrive parfois.

— Et c'est définitif ?

— Non, heureusement ! D'après lui, je devrais avoir récupéré mes souvenirs d'ici quelques heures. Enfin... il m'a aussi dit que certains patients ne les avaient récupérés qu'après quelques mois.

— Des mois ! Mince, la guigne ! Je n'avais jamais entendu parler de ça. Et il y a beaucoup de choses dont tu ne te souviens plus ?

Nous sortions de la clinique. Tout en poursuivant notre conversation, nous marchions en direction du parking.

— A priori, j'ai tout effacé depuis la soirée dans le bar de Julien, pour mon anniversaire.

— Quoi ? Mais cela fait presque quinze jours ! C'est le trou de la Sécu, ton truc !

— Je crois que je vais avoir besoin de tes lumières pour m'éclairer sur les dossiers sur lesquels je bossais ces derniers temps.

— De ce côté-là, ça ne sera pas trop compliqué. Depuis quinze jours, tu t'étais mis en mode exclusif sur le dossier Brochard. La femme du député.

David déclencha à distance l'ouverture de son Audi A4 brillante et noire. Je consultai vite fait mon smartphone avant de m'installer à la place du mort.

— Aurélie n'a toujours pas répondu. J'espère qu'elle va bien. Si ça se trouve, elle a encore cassé son mobile. Il n'arrête pas de lui échapper des mains.

David démarra. Un long silence s'installa pendant le court trajet jusqu'au mail François Mitterrand. L'appartement était fermé à clé. Je m'étais servi de mon trousseau pour rentrer. Nous nous engageâmes dans le couloir. Une odeur âpre me prit à la gorge. David m'emboîtait le pas après avoir refermé la porte d'entrée derrière nous. La troisième porte sur la gauche donnait sur notre petite kitchenette. Sa porte coulissante était étonnamment fermée. Nous la laissions généralement toujours ouverte par souci de commodité. La pièce n'était pas bien grande, mais comme nous n'y avions pas mis de table et de chaises, elle était fonctionnelle et idéale pour cuisiner. En arrivant à sa hauteur, je fis machinalement coulisser la porte vers son abri, à l'intérieur de la cloison.

— Mon Dieu ! hurlai-je.

Le corps d'une femme gisait au centre de la cuisine. Nue, recroquevillée en position fœtale et baignant dans une mare de sang. Je fis un pas en avant pour me précipiter afin de lui porter secours. David, dans un élan de lucidité, me retint fermement par le bras.

— Pas trop vite, Yann. Je crois qu'on devrait faire attention de ne toucher à rien pour l'instant.

— Mais tu es fou ! C'est ma femme ! Elle est peut-être encore en vie ! criai-je, persuadé d'être en présence du corps de mon épouse.

J'essayais vainement de me dégager de sa poigne de fer.

— Calme-toi. Ce n'est pas Aurélie. Et vu la position du corps et la quantité de sang sur le sol, c'est sûr que pour elle, il est déjà trop tard.

— Comment ça, ce n'est pas Aurélie ? Tu en es sûr ? dis-je en me penchant en avant et sur le côté pour mieux scruter le visage de la victime.

— Affirmatif, Yann. De loin, elle lui ressemble un peu, je te l'accorde. Mais regarde bien ! Ce n'est pas Aurélie. C'est madame Brochard.

— Merde ! Mais tu as raison. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Pourquoi la femme du député est raide morte dans ma cuisine ?

— Je crois que l'on devrait ressortir sur le palier en essayant d'éviter de toucher quoi que ce soit. J'appelle les flics. On aura le temps d'en reparler en attendant qu'ils arrivent.